Dom Joseph POTHIER

Abbé de Saint-Wandrille

RESTAURATEUR DU CHANT GRÉGORIEN

(1835-1923)

DISCOURS DE RECEPTION DU R. P. DOM LUCIEN DAVID

(30 octobre 1942)

MON RÉVÉRENDISSIME PÈRE (1),

MESDAMES,

MESSIEURS,

Il m'est agréable et facile de respecter la légitime tradition qui veut que le récipiendaire, dans un petit préambule discret, sache conjuguer une modestie de bon ton avec la satisfaction — par suite, la reconnaissance — de se voir admis en si honnête compagnie, comme on disait au grand siècle.

C'est que vous avez voulu surtout, Messieurs, en ces temps difficiles où les valeurs spirituelles doivent s'unir plus étroitement pour faire mieux rayonner leur bienfaisance plus nécessaire, voir se resserrer les liens qui, à travers tant de siècles, ont uni à notre abbaye de Fontenelle cette somme de valeurs spirituelles que représente votre Académie, même dès les temps déjà lointains où elle n'existait encore qu'à l'état dispersé, ou en puissance.

Et votre désir se rencontrait avec le nôtre — je parle au pluriel. Alors, qu'est-il arrivé? — Un accident! Je m'ex-

(1) Le R^m P. Dom Jean Pierduit, abbé de Saint-Wandrille.

plique. De ces deux pôles, de ces deux courants sympathiques, mis en contact, devait jaillir... l'étincelle, si j'ose appeler ainsi le simple moine noir que je suis. Or, une étincelle consciente sait parfaitement qu'elle n'est pas une étoile, qu'elle n'est, en somme, qu'une espèce d'accident, plus ou moins brillant. La « substance », plus respectable, pour parler métaphysique, c'est plutôt, il me semble, la double force qui l'a tirée du néant : en l'espèce, d'abord, votre estime bienveillante pour le vieux monastère normand, rajeuni, et d'autre part, la vitalité ressuscitée de Fontenelle, y compris, puisque vous le voulez ainsi, ce qu'un humble disciple de saint Wandrille a pu réaliser de son mieux, pendant une vie déjà longue, du programme que lui a tracé son abbé.

Cet abbé, Messieurs, s'appela, pour mes vingt-sept premières années de vie religieuse, Dom Joseph Pothier. C'est donc surtout à lui que je dois ce qui a pu vous paraître, en son disciple, de nature à fixer votre choix. C'est de lui que je voudrais vous entretenir quelques instants : par reconnaissance envers lui, et aussi par convenance envers vous, car vous pouvez avoir la légitime curiosité de remonter du ruisseau à la source, surtout quand il s'agit d'une source qui est, comme celle de la Fontenelle, si pure et si... chantante.

Et puis, comment un moine de Fontenelle pourrait-il résister à la tentation d'évoquer ici, en plein cœur de la Normandie, la mémoire de celui qui, comme soixante-dix-septième successeur de saint Wandrille, restaura la vie monastique et le titre abbatial dans la chère abbaye normande, et qui avait noué à Rouen et dans la région de si nombreuses relations de bonne amitié? A la veille de la grande guerre, ne présidait-il pas encore l'Assemblée générale de la Société de l'Histoire de Normandie? Il y rappelait même que vingt ans

auparavant, il présentait aux Assises de Caumont un travail sur la musique sacrée en Normandie au XI^e siècle; il y collaborait déjà avec ses amis, les abbés Collette et Bourdon, comme il rédigerait un peu plus tard, de concert avec le premier et avec M. Loriquet, le commentaire important du *Graduel de Rouen* du XIII^e siècle.

Enfin, il m'a semblé que celui qui fut si longuement et — je puis le dire — si intimement disciple d'un maître illustre, très vénéré et très aimé, pouvait bien essayer de vous esquisser cette physionomie si attachante : physionomie de bon moine des anciens âges, de grand savant et d'artiste délicat, sans prétention, qu'une aimable simplicité rendait si sympathique.

L'ouvrier serait à la hauteur de l'œuvre providentielle à réaliser, et ce n'est pas peu dire, œuvre de science et œuvre d'art : retrouver à la fois le corps et l'âme de la plus belle et de la meilleure prière de tous les siècles, pour la rendre à l'Eglise de Dieu.

A l'annonce du décès de l'abbé de Saint-Wandrille, en 1923, l'Evêque de Saint-Dié, Mgr Foucault, grégorianiste averti, bien qu'assez... personnel, écrivait : « Le nom de Dom Pothier restera uni au chant grégorien comme celui de Dom Guéranger à la restauration de la liturgie romaine en France. » Et Dom Maréchaux, abbé de Sainte-Françoise-Romaine, un autre de ses bons amis, — il en eut beaucoup, et de qualité, — m'écrivait de son côté : « Je me rappelle la parole de Dom Guépin, abbé de Silos, à son sujet : « Voilà un homme qui, dans sa modestie, est l'auteur de « la révolution la plus heureuse et la plus durable qui se soit « produite dans l'Eglise. »

Certes personne ne fut moins révolutionnaire, d'esprit et de

caractère, que le très pacifique Dom Pothier. Pourtant, le mot de Dom Guépin apparaît assez juste, quand on envisage les obstacles de tout genre qui s'opposaient à la restauration du chant sacré, et qui, finalement, furent tournés ou renversés.

A l'époque où le jeune prêtre lorrain de vingt-trois ans, que son Evêque ne voyait partir qu'à regret, vint se mettre à Solesmes sous la direction monastique de Dom Guéranger, les livres de plain-chant, dans les différentes éditions, étaient lamentablement infidèles à la tradition; et plus lamentable encore était la ou les manières d'en interpréter les mélodies. Inutile de retracer ici l'histoire de cette décadence. La Normandie, comme le note le cher abbé Colette dans sa magistrale *Histoire du Bréviaire de Rouen*, n'était pas privilégiée. Avec sa liturgie tristement remaniée par les gallicans et sa regrettable édition du chant de Nivers, le chant, sans phrase ni liaison, n'était plus qu'une suite de notes où rien n'indiquait le rythme et la liaison; et la manière de les scander lourdement était encore accentuée par l'accompagnement des contrebasses et des serpents. Serpents au pluriel pour la cathédrale, un de chaque côté, ainsi qu'en avait décrété le liturgiste fameux Urbain Robinet en 1729. Admirable trouvaille que ce serpent, rappelant sans doute aux chanoines en difficulté avec la note le serpent d'airain sauveur de Moïse!

Le plain-chant était alors justement classé par les musiciens comme un genre inférieur, et il était entendu que chanter d'église n'était rien moins que synonyme d'artiste.

Dom Guéranger, qui travaillait avec une ardeur infatigable et redoutable — « Dom Guerroyer », comme l'appelait son ami et admirateur le pape Pie IX — à restaurer en France la liturgie romaine, avait envisagé dès le début

une restitution parallèle du chant traditionnel d'après les documents anciens : « On n'aura rien fait encore, écrivait-il dans ses *Institutions liturgiques*, si le chant, qui est l'âme de l'Eglise catholique, n'est aussi restitué à ses traditions antiques. »

Pour sa part, nous raconte un témoin, il apportait aux fonctions liturgiques, avec une diction parfaite et une voix très souple, une ardeur et un enthousiasme qui éclataient dans sa prière chantée. Mais qui allait pouvoir s'occuper de la restauration scientifique?

Il s'adressa d'abord à un jeune moine, très ardent pour le chant, Dom Jausions, qui se mit au travail. Mais il s'en laissait volontiers distraire par des études historiques et autres, pour lesquelles il était mieux doué et qui lui occasionnaient de fréquents déplacements; et d'autre part, certaine histoire plus que brève d'un infortuné *Directorium chori* de son cru, que j'ai racontée ailleurs, démontra qu'il n'avait pas précisément l'intuition grégorienne désirable.

La Providence allait bientôt envoyer à Dom Guéranger le collaborateur prédestiné, qu'elle préparait de longue main.

PRÉPARATION LOINTAINE. VERS LES SOURCES

Le 7 décembre 1835, aux premières Vêpres de l'Immaculée-Conception, dans le petit village lorrain de Bouzemon, venait au monde le petit Joseph-Marie Pothier, qui serait baptisé dès le lendemain; car dans ces vieilles familles chrétiennes, la mère avait hâte de pouvoir embrasser un petit chrétien. Plus tard, le moine musicien aimait à rappeler cet accueil de la Vierge immaculée à son berceau et il la chanterait de bien des manières, sur le mode grégorien. Et au dernier soir de sa vie, le 8 décembre 1923, ce serait encore

dans ses bras, comme jadis saint Joseph son patron, qu'il pourrait s'endormir.

Le père était le maître d'école du village, et en même temps premier chantre de la paroisse et un peu sacristain, sans parler de ses occupations de secrétaire de mairie, de fabricant d'hosties et de petit cultivateur. Il était d'ailleurs fort cultivé lui-même, malgré la modestie de sa tâche primaire, ainsi qu'en témoignent ses nombreuses lettres, fort bien rédigées et pleines de cœur, d'esprit et de bonne humeur, comme seront celles de ses deux garçons, Joseph et Alphonse.

Or, à l'école, l'étude et la pratique du chant sacré étaient placées sur le même plan — au moins — que l'arithmétique ou l'orthographe; et *chaque matin* — je souligne — les enfants allaient chanter non pas à la messe, mais bien « la messe » liturgique du bon curé Vautrin, celui qui fit chanter à Joseph sa première vocalise le jour de son baptême, en lui mettant, paraît-il, trop de sel sur la langue. Le chantre instituteur n'était pas toujours libre, mais les enfants, y compris, bien entendu, Joseph et Alphonse, allaient s'installer bravement devant les gros in-folio de Toul, et chantaient : ce qui valait du reste à chacun le somptueux honoraire de six sous. Mais l'épicière était bien fournie, dit-on, en bonbons et en billes.

Les vocations sacerdotales et religieuses germaient facilement en si bonne terre; et notre instituteur eut la grâce et la satisfaction de voir choisir par Dieu ses deux garçons. A l'âge de douze ans, Joseph entre au petit Séminaire. Il y sera suivi trois ans plus tard par son jeune frère Alphonse, qui restera son compagnon fidèle, son confident très aimé et très aimant — avec une nuance de respect — dans toutes les étapes de sa vie monastique, jusqu'à Saint-Wandrille et en

Belgique. Heureusement, — pour le biographe, — de nombreux voyages les sépareront souvent, ce qui nous vaudra une abondante correspondance, pleine d'intérêt, et touchante par la délicatesse de l'affection qui s'y exprime.

Du petit Séminaire de Senaide, le jeune Joseph passe à celui de Chatel, puis au grand Séminaire pour ses études théologiques. On peut penser qu'il y brillera suffisamment, car deux ans et demi après sa profession religieuse, Dom Guéranger pourra lui confier les cours de dogme, qu'il n'abandonnera, trois ans après, que pour l'amour de saint Grégoire. Dans les palmarès, on voit soulignés, entre autres, ses talents de latiniste, en prose et en vers : ils ne lui seront pas inutiles, pour l'intelligence du rythme grégorien et pour l'enrichissement du répertoire poétique de l'extra-liturgie.

Il eut la bonne fortune, — toujours providentielle, — en arrivant au grand Séminaire, de trouver parmi ses professeurs un musicien intelligent, l'abbé Hingre, qui saurait encourager ses dispositions grégoriennes, et dans le meilleur sens. Il deviendrait son ami de toutes les heures, bientôt son admirateur, et à l'occasion son défenseur.

Mais hâtons-nous de suivre notre séminariste à Solesmes; d'autant que la Providence semblait assez pressée de l'y voir entrer. C'est en effet avec dispense d'âge que Joseph Pothier serait ordonné prêtre à Saint-Dié, avec l'intention, agréée par son Supérieur et par son Evêque Mgr Caverot, futur cardinal-archevêque de Lyon, de se rendre auprès de Dom Guéranger, qui l'attendait.

Celui-ci discerna vite les mérites et les aptitudes de son jeune postulant. Dom Pothier m'a raconté jadis comment, étant novice, il feuilletait à la bibliothèque un ouvrage de

l'abbé Jules Bonhomme, récemment publié (en 1857), sur la restauration désirable du chant grégorien. Dom Guéranger vint à passer et, avec sa manière affectueuse et familière, lui mit la main sur l'épaule, et jeta un regard sur les pages qui intéressaient tant son novice. Il le félicita d'être si affelonné — expression patoise qu'il affectionnait — pour le chant sacré et l'encouragea à bien étudier une question si importante. Peu après, il l'adjoignit à Dom Jausions pour ses recherches grégoriennes. Dom Pothier, qui fit bientôt profession, le 1^{er} novembre 1860, se gardait, dans sa grande modestie, de discuter les avis de son chef de service, mais pour l'intelligence de la mélodie grégorienne, il s'entendait, en tout cas, à merveille avec un ami du monastère, l'aumônier, puis chanoine Gontier, du Mans, pour qui la manière de chanter des moines, souple, naturelle, avait été une révélation, et qui avait déjà publié en 1859 une *Méthode raisonnée de Plain-Chant* que Dom Guéranger avait fort appréciée et recommandait à l'occasion.

Voici donc Dom Pothier abordant avec Dom Jausions, et même sans lui, le domaine de la paléographie musicale, dans ses documents d'abord les plus accessibles : à Angers, au Mans, à Paris. Et presque en même temps s'offre à lui le moyen de vérifier les principes par la pratique. Car à peine a-t-il fait profession, qu'on lui confie la charge de zélateur, c'est-à-dire d'assistant du maître des novices, qu'il remplira deux ans, avant d'être nommé sous-prieur. Il eut alors à donner des leçons de chant aux novices, et aussi à ses confrères : leçons qui étaient très appréciées, comme nous allons le voir.

A cette époque se trouvaient à Solesmes, pour s'y former

à la vie bénédictine sous la direction de Dom Guéranger, les deux fondateurs de la Congrégation de Beuron, les frères Maur et Placide Wolter et leur premier novice Dom Benoît Sauter. Celui-ci deviendrait plus tard abbé d'Emmaüs, à Prague, et composerait une excellente petite brochure intitulée *Plain-Chant et Liturgie*, bientôt traduite en français. Arrivé à Beuron après son noviciat, il écrit, en français, à son cher maître de chant de Solesmes : « Excusez mon retard.... Vous savez combien je vous estime et vous aime, et combien je vous suis reconnaissant pour toutes vos bontés.... Grâce au bon Dieu, je puis dire que pour le plain-chant nous avons la vraie notion, la saine pratique, car nous observons avec beaucoup de soin vos enseignements, et je me rappelle encore très bien toutes vos explications, comme si vous étiez chez moi ; c'est votre *genius* qui me dirige dans nos petits essais. »

Tous les novices ou Pères qui suivaient les leçons de Dom Pothier n'étaient pas aussi bien doués que le frère Sauter. Ainsi, par exemple, Dom Couturier, prieur et maître des novices, qui succéderait un jour à Dom Guéranger comme abbé de Solesmes. Mais quelle édifiante docilité ! Il écrivait le 12 septembre 1866 à Dom Pothier, alors en Alsace, où il continuait à travailler en vue du futur Graduel : « Quand donc votre Graduel verra-t-il le jour ? En attendant, je veux vous dire comme à mon maître, et pour vous consoler de tous les soins que vous m'avez donnés, que j'ai pris à tâche, pendant votre absence, de solfier tous les graduels dont votre frère m'a remis la copie. Je suis bientôt à la 30^e page. Mais, cher maître, quelle misère de chanter seul, sans idée des intonations ! Vous me ferez recommencer, n'est-ce pas ? »

Mais le Graduel idéal n'était pas encore près de voir le jour : il attendrait encore... dix-sept ans ! Car le champ des investigations paléographiques s'élargissait chaque jour ; et puis, l'affaire d'une impression typographique, dans les embarras financiers où se trouvait alors le monastère, était redoutable. En attendant, il fallait chanter, et du grégorien authentique. Ici je cède la parole à Dom Guépin, qui pouvait raconter tant de choses intéressantes sur le vieux Solesmes :

« Comme essai pratique, quelques chants pour les processions — suivis de bien d'autres — furent lithographiés par Dom Pothier lui-même, avec le concours de son frère Dom Alphonse (entre 1867 et 1870). Le *maestro* fit tout de ses mains et suppléa par la patience et des procédés ingénieux de son invention à l'imperfection de son outillage ; il s'improvisa même dessinateur et orna son œuvre de vignettes, de lettres historiées, de culs-de-lampe, voire de dessins à pleine page représentant les mystères de l'Annonciation et de Noël. Tout cela était imité des *Heures* de Simon Vostre et autres imprimeurs des premiers temps. Quelle joie pour nous quand ces modestes cahiers nous furent distribués. Nous étions loin de penser qu'un jour les mélodies que nous chantions, au début avec tant de peine, feraient peu à peu le tour de la chrétienté. »

Peu à peu, en effet, de tous côtés les regards commencent à se tourner vers Dom Pothier pour la restauration du chant sacré, comme ils avaient été attirés vers Dom Guéranger pour celle de la liturgie.

Il fallait donc interroger sérieusement, posément, les divers témoins de la tradition. Et il y en avait un peu partout, dans les archives et les bibliothèques. Voici donc notre pèlerin parti

en campagne d'exploration, mais sans l'austère tension de ces savants à sens unique qui ignorent ou méconnaissent tout ce qui dépasse leur domaine propre. Son abondante correspondance, surtout dans ses lettres plus familières à son cher frère Alphonse — *fratello mio carissimo*, — le montre en effet très simplement curieux, de cette juste curiosité qui enrichit l'esprit sans dissiper l'attention. Il se montre sensible à toutes les belles et bonnes choses. Entre deux trains, il fera, si possible, un petit tour de ville, surtout s'il y a quelque belle cathédrale à visiter, en France ou en Allemagne, et il la décrira avec admiration. Il prend le temps de contempler la beauté d'une page de manuscrit, avant d'en copier les hiéroglyphes. Il reste volontiers sous le charme des beaux paysages, qu'il décrit souvent avec émotion, sans faire de littérature. Le voici dans la région joliment accidentée des monts du Beaujolais. Par une vallée solitaire, il arrive en vue de l'abbaye des Bénédictines, à Pradines, où il se rend. Il écrit : « Le monastère, dominé par son petit clocher et situé sur une élévation très pittoresque, domine une aimable vallée assez étroite, et solitaire, au fond de laquelle coule la petite rivière. Là, sous une double rangée d'arbres, tout un chœur de petits oiseaux se réjouit, et leurs chants se mêlent aux murmures des eaux. Puisque je voyage pour le chant, il m'était bien permis, en ma qualité de musicien ambulant, ainsi que me nomme M. Cartier, de prêter attention à toute cette musique de la nature, si proche parente de la musique grégorienne. »

Autre marque de la liberté d'esprit — et de cœur — du bon moine paléographe. A l'occasion, il saura sacrifier l'intérêt d'une séance à la Bibliothèque nationale à un service de charité. Ainsi, en juillet 1873, il écrit de Trappes, près de

Versailles : « A la bibliothèque nationale, j'ai utilisé comme j'ai pu le trop peu de temps que j'ai pu y passer. J'avais hâte de revenir ici, pour les offices, le catéchisme des enfants. Car j'ai trouvé le curé bien malade et la paroisse à l'abandon. La charité m'a semblé me faire un devoir de venir à leur secours, surtout pour les enfants, qui sont là à attendre qu'on leur fasse faire la première Communion... »

Si Dom Pothier savait compatir, il avait aussi le sourire et même le rire faciles, un bon gros rire irrésistible, jusqu'aux larmes. Et dans sa correspondance il ne manque pas l'occasion d'égayer ses correspondants. Son train a un arrêt à Châtellerault, le pays de la coutellerie. Une jeune vendeuse de petits couteaux de poche passe dans les compartiments. Dans celui de Dom Pothier, il y a un joyeux soldat de l'intendance, un riz-pain-sel, portant à son ceinturon le petit sabre-baïonnette réglementaire. On lui présente le choix de petits couteaux. Il examine bien, puis, sortant à demi du fourreau son sabre-baïonnette, il dit à la jolie vendeuse, avec un plus joli sourire : « Merci, Mademoiselle, je suis fourni ! » Et l'on devine que le bon moine en rit encore jusqu'au bout de sa plume.

Mais revenons aux neumes grégoriens. Le premier voyage un peu lointain de Dom Pothier fut occasionné, en 1865, par un fléchissement de santé. Le voilà parti pour une saison aux eaux de Soulmatt, en Alsace, avec son confrère Dom Pâquelin. Ils y feront connaissance, aux environs, avec la famille Marcus, qui fournira deux religieuses à Sainte-Cécile et un époux au journaliste Oscar Havard, qui devint leur grand ami. Mais Dom Pothier fera surtout connaissance avec la bibliothèque de Colmar et ses précieux manuscrits, pro-

venant de l'abbaye de Mürbach. Le bibliothécaire, complaisant, lui prête ses documents, dont notre moine copiera les neumes avec entrain sur vingt grandes pages in-folio.

De Soulmatt, il va passer quelques jours à l'abbaye de Beuron, dont il admire la situation dans un magnifique et austère paysage de la vallée du haut-Danube, avec son cirque de montagnes et la sombre verdure des sapins. Puis le voici bientôt dans l'ancienne abbaye de Saint-Gall, où il rejoint Dom Pâquelin, fort occupé à collationner dans les vieux documents les œuvres de sainte Gertrude et de sainte Mechtilde, qu'il publiera plus tard. Dom Pothier l'aide et l'aidera dans son travail, à Saint-Gall et ailleurs, mais il s'emploie particulièrement, cette fois, à copier le fameux Antiphonaire du moine reclus Hartker, qui paraîtra plus tard dans la *Paléographie musicale*.

L'année suivante, nouvelle saison à Soulmatt et nouveau travail sur les manuscrits de Colmar. Passage par Laon, aux précieux documents, et par Bâle, d'où il en obtiendra d'autres plus tard en communication.

VINGT ANS D'ÉTUDES ET D'APOSTOLAT (1860-1880)

Entre ces deux voyages, comme avant et après, le travail paléographique pourra souvent se poursuivre à Solesmes même. Car la réputation grandissante de Dom Pothier, unie à celle de Solesmes, incline les bibliothèques publiques, non seulement de France, mais de Suisse et d'Allemagne, à lui prêter leurs documents. C'est à ce travail à domicile que nous devons, de la main de Dom Pothier, des copies de manuscrits entiers ou presque entiers, où les neumes, sur les textes, sont dessinés avec un soin et une précision sans défaillances.

Les particuliers et les membres de Congrégations religieuses

rivalisent de complaisance pour lui fournir ou signaler des documents. Si bien que Dom Pothier aura pu rédiger dès 1868, à l'intention du futur Graduel et pour la composition des pièces requises par les fêtes récentes, des cahiers spéciaux contenant des séries d'Introïts, Graduels, etc., classés par tons. Mais il va encore continuer pendant quinze ans son enquête.

Le 27 mai 1869, il part pour un grand voyage de deux mois et demi en Allemagne. Quelle récolte grégorienne! et dans sa correspondance avec Dom Alphonse, quelles notes personnelles savoureuses! Mais je dois abrégier et me contenter de la sèche énumération des étapes : Rouen d'abord, puis Cologne, Wolfenbüttel, où il rencontre Dom Pâquelin toujours en conversation avec ses chères saintes Gertrude et Mechtilde, Magdebourg, Leipzig, Halle, Eisleben, Fulda, Gotha, Mayence. De Mayence, il repasse à Beuron, à Constance, à Saint-Gall, où, dit-il, « je travaille à la bibliothèque de sept heures à midi et de midi à sept heures, sans désemparer ». Enfin, Einsiedeln, où il y a tant de beaux manuscrits.

Ce ne sera pas, du reste, son dernier voyage en Allemagne. Dix ans plus tard nous l'y retrouverons avec un itinéraire assez semblable. Je noterai ici seulement un séjour à Wiesbaden, où il collationne, à la demande de son confrère le Cardinal Pitra, et aussi pour sa satisfaction personnelle, les manuscrits de sainte Hildegarde, la grande voyante, poétesse et musicienne du XII^e siècle. Il copiera intégralement ses œuvres musicales, si intéressantes et pour le texte et pour les mélodies, en style flamboyant et si expressives. Il en publiera plus tard diverses pièces, avec commentaires, dans la *Revue du Chant grégorien*, et ne manquera pas d'observer que dans le drame des Vertus, le diable se montre incapable de chanter

du grégorien. Quand il a à intervenir, il n'est capable de faire que du bruit : *fit strepitus*.

Les voyages de Dom Pothier en Belgique seront fréquents, surtout entre les années 1876 et 1883, lorsqu'il s'agira de préparer de loin ou de près l'impression du Graduel à Tournai, chez Desclée. Le 13 février 1876, il apprendra en effet à Dom Romary la grande nouvelle : Desclée, de Tournai, le fondateur de Maredsous, fonde aussi une imprimerie pour aider les Bénédictins dans leur œuvre de restauration liturgique, musique comprise! Et il exulte : « Qu'en dites-vous, mon cher Père? Donc nous allons nous y mettre et donner du saint Grégoire le plus pur possible. Nous verrons après pour les gros chantres. Mais d'abord la tradition et l'art. Conservons pour une autre circonstance l'adage : le mieux est l'ennemi du bien! »

Et comme les caractères de la notation du XIV^e siècle, à ressusciter, n'existent pas, il va s'occuper de fournir le dessin des notes, neumes, clefs, etc., pour que le fondeur anglais puisse confectionner poinçons et matrices.

Mais en France même les bibliothèques ne manquent pas, et d'abord à Paris. Je cite : « Me voici rue d'Ulm, chez les Réparatrices. Après ma messe, je donne une classe de chant à la communauté.... Puis je pars pour les bibliothèques, d'où je ne débride pas de 10 heures du matin à 4 heures du soir. J'ai commencé par Ste-Geneviève, puis ai vu la Mazarine; en troisième lieu, nouvelle visite à la Bibliothèque nationale, où je retournerai demain et après.... Je compte faire mercredi un tour à l'Arsenal et retourner avec ma moisson à Solesmes jeudi. »

Puis le voici à Chartres, à Bourges, à Poitiers. A Autun,

il s'enthousiasme de la splendeur de la cathédrale, et il ajoute : « Et au séminaire, quels beaux manuscrits ! » On le retrouve plusieurs fois en Bourgogne, dans le Lyonnais et le Dauphiné, à Marseille, etc.

Une petite anecdote, à la bibliothèque de Beaune : « Le premier jour, écrit-il à son frère, ce fut assez drôle. A midi, heure réglementaire, j'arrive. Je déclanche la porte et j'entre. Je regarde à droite, à gauche, dans les salles. Personne ! point de bibliothécaire. Alors je m'assieds à une table et je relève les cotes intéressantes dans un catalogue imprimé. Au bout de quelque temps j'entends derrière mon dos une clef qui s'introduit dans la porte d'entrée, qui tourne et tourne encore. On ne pouvait ouvrir. Je crois bien, puisque la porte n'était pas fermée ! Enfin la porte s'ouvre. Jugez de l'ébahissement du bibliothécaire quand il voit installé ce personnage à capuchon, qui n'a pu entrer, évidemment, qu'à la manière des corps glorieux. Je lui explique que je ne suis point un ressuscité, etc. Le brave homme ayant repris ses sens, je lui demande les numéros des manuscrits désirés. Mais il ne peut s'y reconnaître avec ce nouveau catalogue imprimé. Je le prie de me permettre d'aller avec lui voir ses armoires. L'une est ouverte, en beau désordre, l'autre est fermée. Où, diable ! est la clef ? Il va chercher ses trousseaux, mais pendant ce temps je trouve la clef dans l'armoire n° 1, et je trouve mes livres. Il est dans l'étonnement de m'entendre dire : Ceci est un missel d'Autun du XIV^e siècle, ceci un antiphonaire, ceci un rituel, etc. Le voilà subjugué par ma science, et je puis travailler bien à mon aise. Deux ou trois personnes arrivent. On leur fait la confidence qu'il y a là un savant extraordinaire. Je dois répondre à plusieurs consultations. Par exemple : Que peut donc signifier le mot *Fulienses* ? Je réponds

qu'il s'agit de religieux cisterciens appelés Feuillants, fondés par Jean de la Barrière, etc. Allons ! je vous amuse trop longtemps. Le reste à une autre fois. »

Mais il s'en faut que toutes ces randonnées de Dom Pothier en France et en Belgique ne fussent que des voyages d'études. C'étaient souvent aussi des voyages d'apostolat grégorien. D'un peu partout on lui demandait non seulement conseils et éclaircissements par écrit, mais leçons et conférences. Son feu sacré se communiquait aux maîtres et aux disciples de bonne volonté. Dans une lettre à son frère, il s'excuse de brusquer sa finale. Il est au petit séminaire de Saint-Gautier, au diocèse de Bourges. « Voici que M. Baptiste, le supérieur, arrive. Je m'arrête, car il ne peut plus être question que de chant. Demain nous allons ensemble au grand séminaire de Fontgombault, en chantant du grégorien, sûrement, tout le long de la route. »

Quelques lignes d'une lettre du musicien belge Joseph Ryelandt. Il s'agit des Dames anglaises de Bruges, évangélisées par Dom Pothier : « Ma belle-sœur, religieuse en ce couvent, vient d'être envoyée à leur maison en Angleterre. Mais là on chante encore des messes en style profane. Ma religieuse regrette tellement son chant grégorien, qu'après la messe conventuelle, elle se retire avec une autre sœur dans la buanderie, et là elles recommencent à deux tous les chants de la messe en grégorien. »

Bien des couvents de religieuses sont ainsi convertis, Dominicaines, Dames du Cénacle (à Versailles tout d'abord), Réparatrices, etc., et, naturellement, Bénédictines. L'abbaye lorraine de Flavigny aura la première bénéficié de sa science

musicale, liturgique et canonique, pour ses livres de chant, ses Constitutions, son Cérémonial, ses archives.

Mais les Ordres et Congrégations d'hommes ne sont pas en arrière pour restaurer avec lui leurs traditions et reprendre à les bien interpréter. Je relève dans sa correspondance : Dominicains, Franciscains, Cisterciens, Chartreux, Assomptionistes, Servites, Chanoines réguliers, Missionnaires divers, Clercs de Saint-Viateur, Jésuites, Frères enseignants de diverses Congrégations. Mais ce sont les Trappistes qui entreront les premiers, et à fond, dans le mouvement, suivant l'exemple du P. Marie-Gabriel, abbé d'Aiguebelle. C'est à Aiguebelle qu'aura lieu, en 1879, le premier vrai petit Congrès grégorien, où des personnalités musicales et religieuses viendront de Lyon, de Marseille, de Grenoble, de Langres, de Saint-Claude, et repartiront enthousiasmées.

Les grands et petits Séminaires ouvrent leurs portes à l'apôtre de saint Grégoire. Dans combien d'entre eux, où je suis passé longtemps après, n'ai-je pas entendu quelque vieux professeur ou directeur me dire : « Oh ! il y a bien longtemps, nous avons eu ici la visite de Dom Pothier. Quelle révélation ! Mais nous n'avions pas de livres, alors... »

« LES MÉLODIES GRÉGORIENNES »

LE « LIBER GRADUALIS »

Des livres ! on lui en réclamait de partout ! Et il s'occupait bien du Graduel, mais les préparatifs matériels traînaient en longueur. Il écrivait, d'ailleurs : « Ce qui me préoccupe sérieusement, c'est de mettre à jour le travail préliminaire sur les principes, qui doit servir d'introduction au Graduel et à l'Antiphonaire, et pour lequel les caractères grégoriens sont aussi nécessaires. »

Ce travail préliminaire allait être un chef-d'œuvre. Il parut en 1880 chez Desclée. Il était intitulé : *Les Mélodies grégoriennes, d'après la tradition*. Ce fut un événement, dont les journaux se firent l'écho parfois très prolongé. On ne ménageait pas les louanges au nouveau saint Grégoire, au second Gui d'Arezzo. Un article anonyme de la *Revue de l'Art chrétien* — de l'abbé Hingre en réalité — donnait assez bien la note générale, dans son enthousiasme : « Le nouveau Maître qui vient de se révéler au monde savant, écrivait-il, semble sortir de l'école même de saint Grégoire, tant il se montre en possession des éléments qu'il s'agissait de faire revivre dans toute leur beauté native... A la perspicacité la plus pénétrante et au goût le plus délicat et le plus sûr, Dom Pothier réunit l'érudition la plus abondante et la plus solide... Et dans une synthèse de 268 pages, il a condensé et mis à la portée du vulgaire une science qui demandait un travail immense et un véritable génie... La question du chant ecclésiastique est définitivement résolue... » Et dans un long compte rendu du journal *l'Union*, le rédacteur concluait : « ...En un mot, c'est la science qui parle, mais la science d'un artiste qui aime et fait aimer son art et la rend accessible à tous par le naturel et la clarté des explications... Nous ne pouvons nous dispenser de relever, en terminant, un autre caractère de l'œuvre de Dom Pothier, c'est la tranquillité et le calme tout magistral de son exposition... Toutes les disputes occasionnées par la matière qu'il traite passeront, mais le livre restera. »

De fait, les *Mélodies grégoriennes*, avec leur principe à la fois scientifique et pratique du rythme d'accentuation, appliqué à la composition et à l'interprétation des mélodies grégoriennes, principe si fécond aux points de vue de l'art musical et de la

vie spirituelle, n'ont pas vieilli d'une ligne, après tant de travaux sur la matière, et en dépit des systèmes plus ou moins subtils qui ont cherché à se greffer sur les neumes ou sur les pauvres théoriciens du moyen âge, et qui ont disparu ou disparaîtront les uns après les autres.

A vrai dire, l'ouvrage de Dom Pothier, malgré ses allures toutes pacifiques, apportait inévitablement des menaces sérieuses contre les erreurs et... les intérêts matériels des éditions plus ou moins infidèles à la tradition et tout d'abord contre les erreurs et les intérêts de l'Édition dite médicéenne, de Ratisbonne, déclarée typique et authentique par Rome, et recommandée officiellement comme telle. Et celle-ci allait se défendre énergiquement jusqu'à sa mort, en 1900.

En 1882, deux ans après la parution des *Mémoires grégoriennes*, se réunit le Congrès international d'Arezzo, sous la présidence de Dom Guerrino Amelli, bibliothécaire à l'Ambrosienne de Milan et futur abbé Bénédictin. Son but était surtout de promouvoir l'étude et la bonne exécution du chant traditionnel de l'Église, à l'occasion d'un monument à élever à Gui d'Arezzo.

Ce fut bientôt une lutte homérique entre l'immense majorité des congressistes, partisans comme Dom Pothier — avec des nuances — de la restauration du chant sacré selon les documents anciens, et les deux défenseurs de l'Édition médicéenne, le Dr Haberl, son compilateur, et le Hollandais Lans. C'est Dom Pothier qui, de fait, fut le personnage important du Congrès, ainsi qu'il doit l'avouer, assez drôlement, dans l'une de ses lettres. Mais ce furent ses amis ou ceux de la restauration qu'il laissa surtout répliquer aux attaques parfois violentes des adversaires, ceux-ci arguant surtout du respect dû

à l'autorité qui avait accordé à l'éditeur Pustet son privilège de trente années. Pour lui-même, à son habitude, il préféra l'exposition à la discussion. Sa principale conférence fut, selon un journal italien, *una splendida rivelazione*; le lendemain, après avoir traité la question du rythme, il chanta, en guise de commentaire pratique, le verset alléluatique *Veni Sancte Spiritus*, « qui enleva — écrivait un rédacteur du *Courrier de Bruxelles* — les applaudissements de l'auditoire enthousiasmé ».

La cause paraissait moralement gagnée, mais le Congrès eut deux épilogues, plutôt contradictoires : D'abord une encourageante audience de Léon XIII, qui ne ménagea pas ses félicitations aux Congressistes, puis, peu de mois après, le fameux décret de la Congrégation des Rites *Romanorum Pontificum*, déclarant inacceptables les vœux du Congrès sur la restauration de l'antique tradition et proclamant comme seul pratiquement authentique le chant de l'Édition de Ratisbonne!

Mais Dom Pothier ne désespéra pas pour si peu, et, l'année suivante 1883, parut enfin son *Graduel*, destiné, en principe, au seul Ordre bénédictin, mais accueilli bien vite, çà et là, avec empressement, en divers diocèses.

Nouveaux combats, à cette occasion, avec mêmes alternatives. Le Cardinal Pitra, qui connaissait bien les sentiments personnels de Léon XIII, lui présente le volume. Le pape, ravi, envoie à Dom Pothier une lettre, un Bref magnifique, de félicitations et d'encouragements : « Nous vous louons... non seulement pour vos efforts à poursuivre une œuvre pleine de difficulté et de labeur..., mais pour l'amour dont vous vous

montrez particulièrement animé pour l'Eglise romaine, etc. » Concert général de congratulations.

Léon XIII avait parlé de l'abondance de son cœur et de son intelligence; mais... la garde veillait aux barrières romaines, et... trois mois après, le pauvre Léon XIII envoyait au pauvre Dom Pothier le revers de la médaille, si j'ose dire, en assurant que certes il avait encouragé des études scientifiques, mais qu'il n'entendait pas, pour la pratique, détruire l'effet des Décrets antérieurs de la Sacrée Congrégation des Rites, ni du privilège accordé à l'Edition médicéenne.

Cette fois, concert de condoléances, plus ou moins indignées. Mais la sérénité de Dom Pothier fut moins troublée que celle de ses amis; et puisque, après tout, les autres éditions françaises sont tolérées ou à peu près, par Rome, on usera de cette tolérance... en attendant mieux!

PROGRÈS IRRÉSISTIBLES DE LA BONNE CAUSE

Dom Pothier, armé de son bon *Graduel*, reprend paisiblement son chemin, qui l'entraîne encore un peu partout, surtout en France; et cette fois ce sont les Evêques qui lui lancent de pressantes invitations pour venir instruire clergé, séminaristes et fidèles; par exemple, à Nantes et à Lyon.

A Nantes, dès l'année précédente, une conférence au grand Séminaire, présidée par l'Evêque, avait enflammé les séminaristes. Une seconde fois, le 11 janvier 1883, réunions, sous le même patronage et avec le plus grand succès, à Saint-Donatien. Je laisse la parole à Dom Pothier: « A l'église, assistance nombreuse, composée de laïques et surtout d'ecclésiastiques. Ceux-ci sont environ 600 dont un certain nombre venus des diocèses voisins: Luçon, Angers, Vannes. Les chants ont été très bien exécutés et la conférence a duré une

heure et demie. J'oubliais de vous dire qu'il y avait aussi des dames dans le bas-côté en face de la chaire. Plusieurs sont sorties quand est arrivée l'explication des tétracordes, etc. Mais l'orateur ne s'est pas offensé. » La bonne semence leva si bien que trois ans après, il dut revenir pour le Congrès diocésain, en attendant le grand Congrès catholique de 1890.

Mais nous voici à Lyon, où l'on se dispose à faire les choses en grand, grâce aux maîtres de chapelle Neyrat et Trillat et au chanoine Dom De la Roche, et avec les encouragements du Cardinal Caverot, ancien évêque de Saint-Dié, et de son secrétaire, le futur Mgr Déchelette. Je laisse encore courir devant vous la plume alerte de Dom Pothier, lequel avait d'ailleurs publié en 1881 une plaquette très appréciée sur le *Chant de l'Eglise de Lyon du VIII^e au XVIII^e siècle* :

« Lyon, ce 13 avril 1883. L'accueil a été excellent, les conférences suivies avec intérêt et sympathie. Depuis mon arrivée, j'en ai tous les jours et souvent plusieurs fois par jour, plus ou moins solennelles. A celle de mercredi, l'assistance était très nombreuse: tout ce qu'il y a à Lyon de chanoines, de curés, de vicaires, etc. Plusieurs étaient venus de loin, même des diocèses voisins. Dom Adrien Gréa était accouru et aurait voulu m'emmener à Saint-Claude. Lundi je serai à Grenoble. »

16 avril. — « Hier encore j'ai eu trois conférences, la troisième à l'archevêché pour les chantres et les amateurs. Beaucoup de prêtres sont venus; une bonne centaine de laïques.... »

Trois ans plus tard, en 1886, Dom Pothier était réclamé pour les fêtes du grand Jubilé — concurrence, très rare, de la Fête-Dieu et de la fête de saint Jean-Baptiste. Répétitions,

conférences, direction du chant à la messe pontificale. *Le Salut public* du 26 écrit : « L'effet produit par la messe de Palestrina, chantée hier, a été très grand ; mais la messe grégorienne a produit une impression plus considérable encore sur la foule énorme qui remplissait le vaste vaisseau de la cathédrale... » Le mouvement est bien lancé.

Mais les centres de rayonnement se multiplient, d'année en année, à Luçon et aux Sables, à Grenoble, Bourges, Reims, Troyes, à Versailles et Rimont (petit Séminaire), à Beaune et Dijon, à Langres, à La Rochelle, à Arras, etc. Les nouveaux maîtres ès chant grégorien entrent en action de tous côtés. Sans parler des Bénédictins, les Pères Bourigaud, Delpech, Mocquereau, Mégret, citons, entre autres, le chanoine Poivet, de Versailles, M. Perriot, de Langres, l'un des vaillants adversaires de Haberl et de Lans au Congrès d'Arezzo, M. Moissenet, de Dijon, et, de bonne heure, l'excellent abbé Velluz..., d'un peu partout, devenu commis-voyageur infatigable et très apprécié de saint Grégoire, après avoir essayé, sans succès, de la stabilité bénédictine.

Toute cette activité verbale ne détournait pas Dom Pothier, pour autant, de ses devoirs paléographiques. En 1885, le voilà reparti en voyage d'exploration, non plus vers l'Allemagne, mais, cette fois, vers l'Espagne, en compagnie de Dom Férotin, dont les recherches historiques et liturgiques dans la péninsule aboutiront à de savantes publications. Le point de départ qui s'imposait était l'abbaye bénédictine Saint-Dominique de Silos, restaurée par Solesmes. Elle possédait, entre autres documents, le précieux *liber Ordinum* noté du XI^e siècle, dont le P. Férotin publiera le texte, et qui nous vaudra une copie intégrale, par Dom Pothier, de

cent cinquante-deux grandes pages. Je ne puis feuilleter avec vous le journal de cet *iter hispanicum* que constitue la correspondance de Dom Pothier, toujours vivante et pittoresque avec ses descriptions rapides : séjours à Madrid, à la Chartreuse de Miraflores, à l'Escorial, à Tolède ; tournée par Burgos, Valladolid, Salamanque, Séville, Ségovie, où nos voyageurs découvrent deux caisses de documents provenant de Silos ; autre tournée par Séville, Grenade, Cordoue, Tortose, Barcelone et enfin Montserrat.

Je détacherai seulement l'une des premières pages de ce journal, à la fois un peu dramatique et amusante. Arrivés à Burgos, les deux confrères se dirigent vers Silos, dans les montagnes de la Castille, à dos de mulet, *a macho*. Voici donc nos deux voyageurs à peu près à cheval sur la route escarpée. Mais chacun sait que l'âne et le mulet, avec leurs airs de n'y pas toucher, sont sujets à caution. Et je laisse la parole à Dom Pothier : « Arrivés à un dernier sommet d'où l'on aperçoit Silos, nous trouvons quelques pères et les jeunes *alumni* venus à notre rencontre. Ils nous chantent un beau répons à saint Dominique. C'était trop beau. Gare à la descente et à la pierraille ! Tout d'un coup, sans que je sache trop pourquoi, je me sens rejeté par derrière, et me voilà par terre. La selle aurait-elle tourné ? Ce que je sais, c'est que mon épaule est arrivée la première sur le sol, et que la clavicule droite, jalouse de la gauche autrefois rompue, a voulu avoir sa petite part de l'aventure. Sur ce, pluie et neige se mettent à tomber. A l'abbaye, le médecin m'a visité, bandé et consigné. Aux bandelettes a succédé un ingénieux bandage avec serviette selon la méthode de certain médecin de la Vosge : pour une telle faveur, c'eût été vraiment dommage de ne pas se casser un peu le cou. » Quelques

jours plus tard, départ pour Miraflores. « Mais cette fois, note Dom Pothier, j'étais à pied, n'ayant pas l'épaule assez garantie contre les secousses. Dom Férotin, lui, était avec les sacs de voyage sur le mulet » : édition réduite de Dom Quichotte et de Sancho Pança.

De retour à Solesmes, il reprend, avec l'aide de Dom Andoyer, les publications grégoriennes, mais cette fois franchement destinées au grand public et non aux seuls Bénédictins. Après le *Kyrie*, publié dès 1884, ce sera, en 1886, le *Triduum de la Semaine Sainte*, en 1887 l'*Office des Défunts*, en 1888 les *Messes principales*; en 1889 le début de la *Paléographie musicale*, entreprise sur l'initiative de Dom Mocquereau, mais dont s'occupera aussi Dom Pothier, qui conduira son confrère à Saint-Gall et Einsiedeln, où ils travailleront ensemble. Enfin, en 1891 paraît l'*Antiphonaire*, non seulement selon le rit monastique, mais selon le rit romain.

Mais que disait-on à Rome de tout cela? L'atmosphère, semble-t-il, y était devenue — sauf dans certain cercle — notablement plus respirable pour nos grégorianistes archéologues — comme les appelaient avec quelque dédain les défenseurs de la peu archéologique Edition de Ratisbonne. Cette année même 1891 se célébraient à Rome des fêtes, offices et séances en l'honneur de saint Grégoire. Dom Pothier s'y rendit, avec Dom Mocquereau, et ce fut pour lui un accueil de hautes sympathies assez inattendu. Je traduis un journal italien : « Le Cardinal-Vicaire donna alors la parole à Dom Pothier, qui, montant à la tribune, fut salué d'applaudissements très vifs et prolongés et improvisa un très beau discours, très applaudi, sur les récitatifs liturgiques.... » Plus loin : « Le jour suivant, Son Eminence ouvrit la séance

en donnant encore la parole à Dom Pothier, qui fit un magnifique discours sur la tradition, respectée à travers les siècles, et sur le caractère artistique admirable du vrai chant grégorien. »

L'année suivante, la *Voce della Verità* rendait compte d'une audience pontificale, où les élèves du Petit Séminaire romain lui-même avaient chanté à Léon XIII plusieurs mélodies extraites du *Graduel de Solesmes*, avec grandes félicitations du Pontife.

Disons tout de suite qu'un peu plus tard, en l'année 1900, où le privilège de Pustet devait expirer, ce privilège, malgré les efforts des intéressés, ne serait pas renouvelé par le Saint-Siège. Ce serait alors pour Dom Pothier la victoire définitive et la pleine liberté.

Mais auparavant le bon travail s'était poursuivi allègrement. Depuis 1892 jusqu'au Congrès romain de 1904 et à l'Édition vaticane, l'œuvre la plus importante de Dom Pothier sera sans contredit sa collaboration régulière à la *Revue du Chant grégorien*, lancée à Grenoble avec son concours, et dont il me permit de prendre la direction en 1908, à la mort du savant chanoine Gropellier. Presque jusqu'à la fin il y écrira des articles extrêmement variés, enrichis de pièces grégoriennes anciennes ou nouvelles, et dont la collection constitue le commentaire le plus riche et le plus exact de ses *Mélodies grégoriennes*.

Bien entendu, on réclamait la présence du maître dans les nombreuses Assemblées ou les Congrès de musique sacrée, mais aussi dans les Congrès Marials, les Congrès d'Archéologie et d'Histoire, les Congrès régionaux des Catholiques, à commencer par celui de Normandie de 1883.

Je dois aussi signaler, comme prolongement du mouvement

créé par Dom Pothier, la fondation, en 1892, des Chanteurs de Saint-Gervais par Charles Bordes, qui resta constamment en relations avec lui, ainsi qu'Alexandre Guilmant; puis, en 1894, premier numéro de la *Tribune de Saint-Gervais*, dont le programme portait pour premier article la restauration pratique du vrai chant grégorien; enfin, en 1896, la fondation de la *Schola Cantorum* avec Guilmant et Vincent d'Indy.

L'ABBÉ DE SAINT-WANDRILLE. L'ÉDITION VATICANE

A cette époque, Dom Pothier ne portait pas sur la poitrine la croix de la Légion d'honneur, qu'il aurait plus que méritée, mais la croix abbatiale, comme abbé de Saint-Wandrille. C'est que le nouveau saint Grégoire ne s'était pas seulement révélé un érudit et un artiste, mais un religieux modèle. Son bon sens robuste, la sûreté de son jugement sur les personnes et sur les choses, sa bonté étaient autant de qualités précieuses parmi celles que l'on peut désirer chez un supérieur. Depuis longtemps il s'était montré le conseiller très écouté de nombre de communautés. A Solesmes, à trente-cinq ans, en 1862, il était nommé Prieur par Dom Couturier. En 1893, l'abbaye de Ligugé avait besoin d'un Prieur. L'abbé et toute la communauté intervinrent auprès de Dom Delatte, à Solesmes, pour le supplier de leur accorder Dom Pothier, qui ne put que consentir, malgré son attachement pour Solesmes et les souvenirs si chers de son « Abbé du ciel », Dom Guéranger.

Mais Ligugé ne put jouir longtemps de son nouveau Prieur. La nouvelle fondation ou plutôt la restauration de Saint-Wandrille avait besoin d'un supérieur définitif. Et le 23 décembre 1894, Dom Pothier était à Saint-Wandrille; il y recevait quatre ans plus tard, le 29 septembre 1898, la

bénédiction abbatiale de Mgr Sourrieu, en présence des abbés de Solesmes et de Ligugé, et d'un nombreux clergé.

Je me souviens de cette belle fête. J'étais novice alors. Mais je me souviens aussi d'une autre petite fête plus intime, trois mois auparavant. M. le chanoine Bourdon, accompagné des prêtres de son cours, des professeurs et des élèves de la Maîtrise de la Cathédrale, avec l'abbé Collette, l'abbé Bourgeois, je crois, et M. Hælling, étaient venus passer à Saint-Wandrille toute une belle journée du mois de juillet. Et aux offices chantés les jolies voix des enfants alternaient avec celles des moines ou s'unissaient à elles. Et la fête du retour des reliques de Rouen à Saint-Wandrille, avec la procession solennelle de MM. les Chanoines et des moines, accompagnant les reliquaires au chant des antiennes!... Trois beaux souvenirs, entre autres, des si bonnes relations qui s'étaient tout de suite établies entre Saint-Wandrille, avec son abbé, et votre bonne ville de Rouen. Et la tradition continue, naturellement, avec le Révérendissime successeur de Dom Pothier.

Avec l'année 1900, je l'ai dit, arrivait à expiration le trop fameux privilège de l'Édition de Ratisbonne. Ce fut une expiration définitive; et cette même année, Léon XIII envoyait à l'abbé de Solesmes le bref libérateur qui félicitait les Bénédictins de leurs efforts passés dans le domaine de la restauration grégorienne et les encourageait à continuer, *sollert et libere*.

Mais il y aurait bientôt mieux encore, pour la gloire de Dom Pothier. Le 8 décembre 1903 — toujours le 8 décembre, avec la Vierge Immaculée — Pie X consacrait le triomphe de son œuvre par l'immortel *Motu proprio* sur la

musique sacrée. Puis vinrent les grandes fêtes romaines pour le XIII^e Centenaire de saint Grégoire, du 6 au 14 avril 1904. On y entendit parler Dom Pothier sur l'art grégorien dans la séance solennelle de clôture du Congrès, devant un auditoire immense, chamarré, dans les premiers rangs, de la pourpre des Cardinaux, du violet des prélats et des plus brillants atours des ambassadeurs. Et j'eus même le plaisir et l'honneur d'y raconter, brièvement, comment Dom Pothier nous avait rendu le chant du grand saint Grégoire. On sait qu'à Saint-Pierre, pour la messe papale, les mélodies grégoriennes selon le *Graduel* de Dom Pothier furent chantées par un millier de voix, et que le 25 avril, un second *Motu proprio* instituait, pour rédiger une Edition vaticane du chant romain d'après les mêmes principes, une Commission romaine spéciale, dont l'abbé de Saint-Wandrille était nommé président.

Je n'ai pas ici à faire l'histoire de l'Edition vaticane du *Graduel* et de l'Antiphonaire, qui demandèrent plusieurs années de travail, et dont les livres de Dom Pothier avaient fourni la base.

A propos de l'Edition vaticane, je veux seulement vous raconter une petite histoire inédite, qui met en scène bien gracieusement le bon pape Pie X dans ses rapports cordiaux et volontiers un peu familiers avec le bon Père Dom Pothier. Le *Graduel* venait d'être achevé. Il s'agissait de le présenter au Souverain Pontife. Le Révérendissime Président de la Commission était évidemment qualifié pour cela, et je l'accompagnais, comme intermédiaire habituel entre Dom Pothier, d'une part, et, d'autre part, le Pape ou le Cardinal Secrétaire d'Etat, les Consultants, la Congrégation des Rites et aussi l'Imprimerie vaticane. Le Directeur de l'Imprimerie, justement fier de son ouvrage, avait bien fait les choses : le *Graduel*

était relié *con amore*, de façon splendide. Pie X, après avoir admiré sous toutes ses faces le beau volume, avec ses émaux et ses dorures, l'ouvrit, et se mit à le feuilleter, en admirant, chemin faisant, les belles vignettes du frère Schmalz. Mais il paraissait chercher quelque chose. Enfin, il s'arrêta... à la messe de Notre-Dame de Lourdes. La Vierge Immaculée voulait encore être de la fête! Pie X savait fort bien que cette fête de Notre-Dame de Lourdes était française, comme l'étaient ses deux interlocuteurs, et il savait aussi que l'auteur des mélodies de sa messe était devant lui. Et tout simplement, il se mit à chanter, pour nous deux... l'Introït *Vidi civitatem*, d'un bout à l'autre, et sans la moindre défaillance. Après quoi, il sourit à Dom Pothier avec un petit mouvement de tête significatif : « Et voilà! » Puis, me regardant malicieusement par-dessus ses lunettes, il m'interrogea : « *E bene così?* » — Est-ce bien comme cela qu'il fallait chanter? Vous pouvez deviner quelle fut ma réponse, à la fois affirmative et très sincère.

Il me faut ajouter encore que le feu sacré allumé par Dom Pothier et Pie X, et si brillamment manifesté au Congrès de 1904 et par l'Edition vaticane, se répandit en belles étincelles dans toute une série de grands Congrès pendant vingt-cinq ans. Parmi les plus importants, je citerai, pour la France seulement, celui d'Arras en 1904, de Strasbourg (international) en 1905, des Sables-d'Olonne en 1909, de Paris en 1911, de Tourcoing en 1919, Journées grégoriennes de Lourdes en 1919 et 1920, Congrès de Strasbourg en 1921, de Metz en 1922; enfin, la Semaine de la Pensée catholique de 1925, à Strasbourg, et le Congrès du Rythme de Genève en 1926, où le chant grégorien eut sa part réservée.

Dom Pothier put assister, pendant une vingtaine d'années encore, à cette riche floraison de la bonne semence qu'il avait répandue patiemment à travers une soixantaine d'années : car il travailla jusqu'à la fin, soit à Rome, soit en Belgique, terre hospitalière, mais terre d'exil, où des lois persécutrices l'avaient obligé à s'expatrier. Quand nous étions partis de France, fin juillet 1901, nous n'avions pu trouver un refuge convenable qu'avec un bail de trois années. « Voyez ! disait le bon Père abbé, volontiers optimiste, nous reviendrons dans trois ans à Saint-Wandrille ! » Il ne devait jamais y revenir, non plus que son dernier Prieur, le cher Père Picard, que nous avaient donné la paroisse Saint-Vincent et *la Croix de Rouen*.

DOM POTHIER COMPOSITEUR

Il y aurait encore bien des choses à dire sur Dom Pothier, pour un biographe un peu respectueux de son sujet. Mais il est entendu, Messieurs, que je ne puis vous offrir ici qu'une esquisse. Un mot seulement, pour finir, sur Dom Pothier compositeur : un mot qui pourrait être un petit volume, et très richement illustré.

Il est dit de saint Grégoire : *Monumenta patrum renovavit et auxit*. Dom Pothier, lui aussi, restaura et enrichit, et non pas seulement le répertoire musical de l'Eglise universelle, mais celui des divers diocèses et Congrégations : ce qui représente d'ailleurs une besogne formidable. Et nombre de ses compositions, de bon style grégorien, sont de purs petits chefs-d'œuvre. Pour ne citer que deux pièces mariales, l'*Introït* de l'Immaculée Conception et le roucoulement de la colombe mystique dans l'*Alleluia*, *Vox turturis* de Notre-Dame de Lourdes.

Il enrichira aussi notablement ce que l'on peut appeler

l'extra-liturgie. Qui ne connaît son *Salve Mater* ou son *Tota pulchra es*, ses *Douze Tantum ergo*, et, plus récent, son délicieux recueil des *Cantus Mariales* ?

Tout cela est du latin. Mais il composa aussi, sur des textes français, soit donnés, comme les chœurs d'*Antigone* ou d'*Œdipe-Roi* traduits par Leconte de Lisle pour le Chanoine Poivet et le petit Séminaire de Versailles, soit tout à fait inédits ; ou encore en latin-français, selon l'exemple du moyen âge. J'ai retrouvé dans ses copies de manuscrits telle Epître farcie de Saint Etienne, farcie précisément de dialecte normand, et qui commence ainsi, presque comme un discours académique : « Seignors, oiez communement, Car entendre poez brefment La passion et le torment De saint Esteinne, apertement. — *Lectio actuum apostolorum*. Li apostre ceste leçon Firent par bone entention De saint Esteinne le baron. — *In diebus illis* », etc.

Voici maintenant du pur Dom Pothier. A Rome, au Collège Sant-Anselmo se trouvait parmi les professeurs un Normand bon teint, Dom Anselme Caplet, aimable poète à ses heures, et toujours aimable, d'ailleurs. Pour la fête de Dom Pothier, en séance *ad hoc*, il lui déclame un beau sonnet, construit selon toutes les règles. Mais Dom Pothier avait prévu une réponse. Il va la faire... en chantant, et en utilisant, un peu irrévérencieusement, la fameuse cantilène moyenâgeuse de l'Ane : *Orientis partibus* — *Adventavit asinus*, etc. Il se lève donc, fait une belle révérence à Dom Anselme, et entonne, faisant allusion à sa qualité de père spirituel très apprécié :

*Normannorum partibus
Adventavit clericus
Cunctis spiritalibus
Sarcinis aptissimus.
Sire Anselme, hé!*

A quoi le chœur des jeunes moines répondait, en refrain franco-italien, sur une variation mélodique... inédite : Plus douce est ta poésie, — *Anselmo mio caro* — Que charte de Normandie — Et que clameur de Haro.

Mais voici, pour terminer tout à fait, encore du Dom Pothier, mais en même temps du bon La Fontaine. Jadis, Dom Pothier, pour expliquer à sa façon le naturel du récitatif grégorien, avait mis en musique *la Cigale et la Fourmi*, et il me l'avait chantée avec un brio amusant. Une douzaine d'années après sa mort, lors des fêtes pour le centenaire de sa naissance organisées en 1935 dans les Vosges, je la fis interpréter, au cours d'une conférence illustrée, par trois petits garçons aux voix bien fraîches, — la cigale, la fourmi et le narrateur, — en ajoutant seulement un... *Amen* de fantaisie amené irrésistiblement par la cadence grégorienne du dernier vers : Eh bien, dansez, maintenant ! Et La Fontaine fut bien applaudi. Dom Pothier aussi.

Je crois bien, Messieurs, que le bon Père Dom Pothier, qui était travailleur comme une fourmi, avait tout de même un faible pour la cigale — la chanteuse et même la danseuse. Il connaissait certainement ce tableau de fra Angelico, où sur l'une des prairies toutes fleuries du Paradis, des moines et des anges se donnent la main en une ronde joyeuse, en chantant, évidemment, du chant grégorien. Sûrement, le bon Père abbé de Saint-Wandrille, en entrant au Paradis, aura vu s'ouvrir aussitôt la chaîne, pour lui donner place.

Puissions-nous y trouver la nôtre, en suivant le chemin... enchanté qu'il nous a montré!

GUILLAUME DE VOLPIANO

Premier Abbé de Fécamp

et la Renaissance romane en Normandie au XI^e siècle

REPONSE

AU DISCOURS DE RÉCEPTION DU R. P. DOM L. DAVID

Par M. RENÉ HERVAL

JE regarde, mon Père, comme un honneur très grand et aussi comme un bien agréable devoir de vous accueillir aujourd'hui parmi les membres de notre Compagnie. Je crains cependant de n'avoir que des titres assez médiocres pour prendre à votre réception une part aussi importante. D'autres eussent été mieux désignés que moi, soit par leurs connaissances musicales, soit par leur vocation religieuse, pour saluer à son arrivée parmi nous un glorieux disciple de Dom Pothier. J'essaierai cependant de porter de mon mieux le faix inattendu dont mes épaules ont été chargées et, pour remplir ma tâche, j'irai chercher l'inspiration et la science au cœur même du riche verger spirituel de saint Benoît.

Mais avant d'évoquer devant cet auditoire une des gloires majeures de votre Ordre, c'est de vous-même, mon Père, que je dois parler. De vous et de la chère Abbaye de Saint-Wandrille, dont tous les Normands sont fiers.

Né à Paris, mais d'une famille où le sang normand a marqué son empreinte, — qui est ineffaçable, — vous êtes entré en 1898 à l'antique monastère de Fontenelle, que seules des lois iniques vous ont obligé de quitter en 1901 pour vous